Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 131 (1986)
Heft: 9

Artikel: Les états d'âme du capitaine Fourachaux
Autor: Zermatten, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-344724

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les états d'âme du capitaine Fourachaux.

par le colonel EMG Maurice Zermatten

Cette *relève*, on n'en voyait pas la fin; l'ennui rôdait.

– Salope de salope de guerre! Le refrain avait remplacé les innocents *Salut*! et les automatiques *Comment vas-tu*? Tout le monde allait mal sur les Alpages de Cœur où le capitaine Fourachaux exerçait bien malgré lui ses talents de chef. Chef d'un «détachement ad hoc» composé de sa compagnie de fusiliers de montagne, de deux sections de mitrailleurs avec une dizaine de mulets, d'un groupe d'observation d'artillerie et d'un groupe de téléphonistes qui tendaient leurs fils le matin et les retiraient le soir. Oui, salope de guerre! – Comptez, disait ce matin-là le capitaine à son double, le premier-lieutenant Maret, en pinçant entre son index et son pouce de la main gauche la pointe des doigts de la droite: 1939, 1940, 1941, 1942, 1943: c'est notre cinquième année. Déjà aussi longue que celle de 14/18. Et vous voyez bien que nous sommes loin d'en voir le bout...

Un peu moins pessimiste, Maret répliquait: – La fin, il faudra pourtant qu'elle vienne une fois. Tout a une fin sauf les cervelas qui en ont deux... La plaisanterie ne faisait plus sourire. Des cervelas, on en avait par-dessus la tête.

– Vous la voyez, vous, la fin, Maret, vous la voyez?

– Stalingrad... Et maintenant les Alliés en Afrique du Nord, la Sicile...

– Et les contre-attaques d'Hitler en Russie; et Kesserling tenant toute l'Italie...

Non, il n'avait pas le moral, le commandant du «détachement ad hoc». Rien ne changeait, d'un matin à l'autre. Il observait le monde autour de lui, avec une pointe de dégoût. A ses pieds, il apercevait, plongeant jusqu'au fond de la vallée, l'immense forêt monotone, les aspérités bleu noir des sapins qui bordaient l'alpage comme les murs d'une prison. Levait-il les yeux, il découvrait tout autour de lui, au loin, en dents de scie, des chaînes de pierre, toutes ces aiguilles, ces pics, ces dents, ces cornes, ces bosses, ces fléchissements et ces jets d'une épouvantable insistance, comme s'il n'y avait eu qu'eux sur la planète. Dire qu'il existait des gens pour aimer ça! Les glaciers *sublimes*, ces déserts crevassés comme des peaux de lépreux... Qu'on ne me parle plus de ces lieux stériles! Ce que je voudrais voir, c'est un petit jardin sous mes fenêtres avec des vendangettes et des mauves. Qu'on efface cette brèche dont il était le gardien, le Col...

Une entaille entre des tas de cailloux. Aussi haut que porte le regard, des deux côtés du versant, il n'y a que des cailloux. Bosselés, anguleux, arrondis, pointus, avec leurs lichens verdâtres, ils me tombent, pensait-il,

du soir au matin, sur le système. Moi, gardien du Col...

Qui pourrait avoir l'idée saugrenue d'attaquer ce col? Pour quoi faire? Pour aller où?

Justement, ce matin, peu après l'aube, comme tous les matins, il arrivait au col après une demi-heure de marche. Il appela:

– Fusilier Mayor...

– Présent, mon Capitaine.

Le fusilier Mayor était à son poste, invisible, lové entre deux cailloux, deux ou trois mètres au-dessus du fil du sentier. De là, le regard s'enfonçait dans l'espace vers le sud, jusqu'à la frontière italienne.

– Rien à signaler?

– Rien, mon Capitaine.

– Pas le moindre Castapian?

Le dialogue était rituel. Seul changeait l'interlocuteur. Il n'allait pas l'avouer à la sentinelle mais cette garde lui paraissait dérisoire. Mussolini, après les fessées qu'il avait prises... Et les Allemands ont d'autres chats à fouetter... Qu'est-ce qu'on attend pour nous démobiliser? C'est, du reste, la question que lui posaient ses hommes, tous les jours. Il répondait: – Ceux qui nous ont placés ici savent mieux que nous ce qu'ils ont à faire. Bouclez-la!...

Il faut ce qu'il faut pour maintenir le moral de la troupe.

Ceux qui les avaient placés là savaient bien aussi qu'en cet été 1943, la troupe ne croyait plus à l'imminence d'un danger d'invasion. Un système de congés facilement octroyés fonctionnait si bien que les effectifs sur pied avaient fondu. Des *rotations* libéraient en particulier les paysans dont c'était le temps des fenaisons, suivies des moissons du seigle sur les étagements des pentes. Même les officiers réclamaient leur part de liberté. – Allez, allez, foutez tous le camp, pensait, à part lui, le capitaine Fourachaux: ce col, je veux bien le garder à moi seul... Il dissimulait ses humeurs, gardant auprès de lui le premier-lieutenant Maret que sa profession d'instituteur dispensait de la faucille et de la faux. – Quant à moi, devait bien s'avouer le capitaine, personne ne me réclame aux guichets de ma banque. D'entente avec son remplaçant Maret, il rentrait à la maison un dimanche sur deux. Ainsi le permettait l'*Ordre concernant les congés*. Il précisait même que le congé dominical devait être entendu comme donnant droit à une journée entière passée au foyer. Ce qui signifiait que l'on pouvait quitter la troupe le samedi vers midi.

Or, la situation familiale du capitaine gardien du Col de l'Alpe de Cœur s'était récemment compliquée. L'un de ses deux enfants, un garçon de trois ans, avait attrapé une bronchite et le médecin avait ordonné un séjour de trois mois en altitude. Madame Fourachaux possédait d'héritage un chalet en montagne. Le compte était bon. Malheureusement, cette montagne se trouvait à l'autre bout du pays, dans le voisinage d'une voie de chemin de fer secondaire que les restrictions des transports, depuis le début de la

guerre, rendaient peu accessible. Un premier essai avait démontré qu'il fallait compter un jour à l'aller, un jour au retour. L'opération était de peu de rendement. Un capitaine n'aime pas à se faire octroyer des faveurs.

Mais comment empêcher les capitaines de s'ennuyer dans la monotonie d'un service réduit à une espèce de caricature. – Garder le Col... Empêcher tout ennemi de pénétrer... Mission sublime, mission dérisoire à partir du moment où pas un être au monde ne pourrait avoir l'idée de nous envahir, à plus forte raison de choisir, pour le faire, un sentier pas plus large qu'une ficelle. – Qu'attend-on pour nous retirer d'ici?

C'est au réveil, sous la tente, que ces raisonnements le serraient de plus près. Une seule façon de leur échapper: se lever, grimper jusqu'au *passage*, s'assurer, quand même, que la sentinelle était à son poste. Ayant peu à faire, il se faisait remettre chaque soir le plan des relèves. Il savait donc que ce matin c'est Mayor qui répondrait: – Présent, mon Capitaine... Ces simagrées guerrières lui donnaient le change. – Tu vois, ça marche...

Tous les doutes le reprenaient au retour. – Tu as une femme et c'est comme si tu n'avais pas de femme. Tu as des enfants, dont l'un est un peu fragile, et, pour eux, c'est comme s'ils n'avaient pas de père. A ton passage au chalet, ils t'auront à peine vu...

Bref, ce matin-là, à bout de patience, il décida de demander un congé à son commandant de bataillon.

Il s'expliquait au téléphone: – Vous comprenez, si je pars d'ici le samedi à midi, comme il est prévu, je ne peux pas rejoindre ma famille avant le dimanche matin, à l'heure même où je trouverais un train pour repartir. Tout au plus aurais-je quelques minutes pour embrasser ma femme à la gare...

Voici ce qu'il s'entendit répondre: – Il n'est pas d'usage que les chefs de compagnie bénéficient de faveurs particulières. Je vous autorise à partir le matin à la diane. Le reste vous regarde.

Sobre, le major. Le capitaine Fourachaux lui aurait volontiers tordu le cou. Parce que lui, le major, avait installé sa femme à deux kilomètres du P.C. de bataillon. Ses problèmes étaient résolus. Les miens ne l'intéressent pas.

Il cogita beaucoup, ce matin-là, finit par confier ses rancœurs à son remplaçant:

– ... Voilà, vous savez tout. A ma place, qu'est-ce que vous feriez?

– On ne peut jamais vraiment se mettre à la place des autres. Ce que je constate c'est que, le samedi, c'est tout juste s'il nous reste une vingtaine d'hommes ici. Notre puissant «détachement ad hoc» est réduit au rang de petite section. Je pense que je suis apte à conduire une petite section qui n'a d'autre tâche que la surveillance d'un col où il ne passe jamais personne.

– La conclusion?

– Ma conclusion? Que vous pouvez partir quand il vous plaira, et rentrer quand il vous plaira. La patrie n'aura pas à souffrir de votre absence.

– Il se pourrait que le major téléphone pour s'assurer de ma présence.

– Je vous enverrai, si c'est nécessaire, en *reconnaissance* sur les hauts...

La vérité nous oblige à dire que le capitaine Fourachaux n'était pas pleinement satisfait d'une solution aussi ambiguë. Mais comment pourrait-il en contester le bon sens? Ce Col, ce sacré Col, il y a fort à parier que le maréchal Kesserling en ignore même l'existence. Et Maret a raison: il suffit largement à la tâche... Pour ce qui est d'une réponse éventuelle qu'il aurait à donner au major, je puis aussi lui faire confiance...

Il se sourit à lui-même. Le premier-lieutenant Maret était plus roublard qu'un marchand de bétail.

Montant, descendant, allant au Col, rentrant du Col, il tournait et retournait son problème sur toutes les faces. Quand partir pour bénéficier de son congé pleinement sans violer les «instructions» officielles? Ce qui est à l'origine des dispositions prises au plus haut degré de la hiérarchie, c'est la volonté du chef suprême de permettre à la troupe de passer *à la maison* un dimanche sur deux. Pas une moitié de dimanche... Or, si je pars le samedi, je devrai forcément quitter *la maison*, au retour, le dimanche matin. Une fois de plus, me voici frustré... Seule solution: partir le vendredi.

Restait à choisir l'heure du départ. Il savait déjà à quoi s'en tenir mais, pour la tranquillité de son âme, il consulta longuement le tableau des trains et des autocars postaux. Il n'y avait rien de mieux à faire qu'à partir à l'aube.

Le vendredi, il partit à l'aube. Descendant à pied vers le fond de la vallée, traversant la forêt monotone, il répondait mentalement à des reproches qui lui venaient il ne savait d'où:

– Si vous avez une solution plus équitable, présentez-la-moi... J'ai le droit de passer à la maison un dimanche entier. Est-ce vrai ou n'est-ce pas vrai? Or, en partant le samedi...

Il retombait dans la routine d'un raisonnement irréprochable.

Une légère inquiétude l'agaçait, néanmoins: – Si tu te trouvais nez à nez, à la gare, avec ton major?... – Je lui expliquerais. Je suis dans mon bon droit... – Il t'a déjà répondu... – Il m'a répondu sans me répondre. Sa réponse ne peut pas me satisfaire...

Il marchait d'un bon pas, porté, de nouveau, par l'allégresse quoique par moments la voix mauvaise insistât: – Suppose que le commandant du régiment ait eu lui aussi l'idée de rentrer chez lui par le train que tu as choisi: il va bien te demander ce que tu fiches en plaine un vendredi matin... – Pas de risque: le colon rentre à la maison avec sa voiture et son chauffeur. – Possible, en effet. Mais la gendarmerie d'armée? Tu sais qu'elle contrôle les gares et les trains? – Je sais. Mais est-ce que je suis capitaine ou pas? Je me suis donné un congé à moi-même. J'ai mis le sceau...

Tout allait de nouveau mieux, pendant un moment. Passaient de petits nuages dans le ciel, le moment

d'après. Dieu, qu'il faisait chaud, en plaine! Tout de même, par là-haut il y a du bon.

Ni major, ni colonel, ni gendarmerie d'armée à la petite gare. Une heure au *Buffet*, à attendre le train. Deux heures à attendre au Buffet de la gare principale, par la suite. – Je te l'avais bien dit. Est-ce que j'ai l'habitude de mentir?... Le train remontait maintenant toute la vallée du Rhône. Il s'arrêtait à chaque halte, comme à plaisir. Trois heures plus tard, il se trouva à l'autre carrefour du pays, à l'endroit où l'autre petit train secondaire s'embranchait sur la voie principale. De nouveau, deux heures au Buffet... – Qu'est-ce que tu veux, c'est la guerre! On ne peut pas tout avoir en même temps.

Il arriva au chalet à la tombée de la nuit.

– Ah, ma chérie, ah, mes enfants! Il en faut de la patience pour venir jusqu'à vous! Mais enfin... Heureusement que, cette fois, j'ai pris un peu d'avance...

– Tu ne vas pas repartir déjà demain? demanda Madame Fourachaux.

– Il n'en est pas question, affirma-t-il en toute tranquillité. J'ai le droit de passer un jour entier à la maison.

Elle était aux anges. Le petit garçon allait mieux, beaucoup mieux. La montagne lui convenait à merveille. – Regarde les bonnes joues qu'il a retrouvées... Comme le permissionnaire se sentait bien au milieu des siens! Dans la vie, il n'y a de vrai que la famille. – Et toi, ma chérie, est-ce que tu t'es ennuyée?

Elle s'était un peu ennuyée, Madame Fourachaux, mais son sacrifice était celui de tant d'autres femmes. – Il ne faut pas se plaindre: tu es là... Un jour entier chaque quinze jours, ce n'est tout de même pas rien. Je pense aux femmes des autres pays...

– D'accord, d'accord, dit le capitaine qui aurait bien voulu revêtir un habit civil. Mais, dans ce chalet, il n'avait pas même un pantalon gris à se mettre.

Le samedi passa à la vitesse d'une fusée. Le lever des enfants le remplit de gaîté. On se promena ensuite dans les alentours; on fit la dînette dans un coin de bois. Il s'assoupit à l'ombre d'un frêne pendant que les petits jouaient, leur mère les éloignant un peu afin de préserver le sommeil de son héros. Puis on rentra, on joua. On s'assit à la table familiale pour le repas du soir. La soirée était douce; elle se prolongea. Soudain, le courage de Madame Fourachaux parut fondre:

– Tu ne vas pourtant pas repartir demain, déjà, à l'aube?

– Pourquoi cette question?

– Je n'osais pas te la poser.

– Je me la pose depuis hier matin.

Elle se fit chatte; elle l'enveloppa de ronronnements; elle promenait ses doigts dans les cheveux drus.

– Tu viens d'arriver. Tu parles déjà de repartir...

– Tu oublies que je suis mobilisé?

– Tu sembles oublier ta femme, tes enfants...

«Quelle mauvaise foi!» se dit-il à lui-même. «Moi qui ai déjà barboté toute la journée du vendredi, il ne faut pas que j'exagère...»

– Est-il si important que tu sois pendu à tes chaînes de montagne, un dimanche?

Elle minaudait avec tant de grâce que l'âme du chef fléchissait.

– Tu comprends, dit-il un peu plus tard, le capitaine c'est le chef, la tête. La tête doit donner l'exemple.

Elle n'était pas si facile à convaincre, la femme du capitaine Fourachaux. Il finit par dire:

– Nous verrons demain, à l'aube.

Réveillé avant l'aube, il réfléchissait. N'était-il pas tout de même étonnant que l'être qu'il aimait le plus au monde tînt à peu près les mêmes propos que son premier-lieutenant Maret, homme de bon sens et de bon conseil. Est-il si important que je regagne un peu plus tôt, un peu plus tard, ce Col où je n'ai que faire? Mon remplaçant ne suffit-il pas à remplir une mission sans objet? Lundi matin, à l'aube, il ira s'assurer que le fusilier Rossier, ou le fusilier Theytaz, ou un autre fusilier, est bien éveillé, le regard fixé sur la frontière italienne. Il est même bien content, mon Maret, de remplir le rôle de capitaine. Et, dimanche prochain, c'est lui qui pourra rester à la maison. Je lui donnerai congé et nous serons quittes.

Cet arrangement lui plaisait. Il avait pour lui la plus élémentaire raison.

– Tout un dimanche encore à vivre au milieu des miens. Je les inviterai au petit restaurant près de la gare. Un père ne se doit-il pas de tout entreprendre pour assurer le bonheur de sa famille? Cela aussi c'est le devoir. Quand la famille va bien, c'est le pays tout entier qui va bien. A la rigueur, quand tu seras au restaurant, tu pourras téléphoner...

Non, pas téléphoner. Trop compliqué. Le planton entendra tout et racontera. Tu ne vas pas mettre tout ton détachement ad hoc dans tes confidences. Le premier-lieutenant Maret, ne me voyant pas arriver, aura tout compris et ne s'étonnera de rien. Je parie que lundi soir, à mon arrivée, il me félicitera...

Il s'aperçut à ce moment précis que sa décision était prise et que Brigitte, sa femme, avait gagné.

Il se rendormit dans la paix. Le sommeil est l'ami des consciences satisfaites.

Depuis longtemps, le soleil inondait la chambre conjugale quand le capitaine Fourachaux se réveilla. Il faisait doux. Exemplaire comme à l'accoutumée, l'épouse avait préparé le petit déjeuner. On ne souffrait pas trop du rationnement dans ce village de montagne et les garçons avaient un appétit qui faisait plaisir à voir. Brigitte, ravie, débordait de tendresse pour ses trois hommes, comme elle aimait à dire, rassemblés autour d'elle.

– Tu vois bien que j'avais raison.

Il ne trouvait rien à répliquer.

Enfin, il rentra le lundi, légèrement mal à l'aise dans ce train qui se traînait comme un escargot. Le major, depuis

le vendredi, avait eu largement le temps de téléphoner: il serait pourtant fâcheux que je le rencontre sur un quai de gare... Rien de fâcheux ne se produisit. Il traversa vivement la forêt parce que la nuit le poursuivait pas à pas. Il n'était du reste pas fâché que ses soldats n'assistent pas à son arrivée.

– Vous avez bien fait, mon Capitaine, de prolonger un peu. Je m'y attendais, du reste. Ce matin, j'ai expliqué aux hommes que la santé de votre enfant...

– Et le téléphone?

Non, personne n'avait téléphoné.

– Parfait. A la fin de cette semaine, tu feras comme moi. Je te donnerai congé.

Assis devant quelques bûches, à quelques pas de l'étable où la troupe dormait, les deux officiers devisaient. Maret avait sorti de sa cantine un petit flacon qu'ils se passaient l'un à l'autre, de loin en loin.

– J'ai beaucoup réfléchi, disait le premier-lieutenant, durant votre absence. Si notre séjour ici doit durer jusqu'à l'hiver, il faudra mieux s'organiser. Nous savons bien, l'un et l'autre, qu'il n'y a pas vraiment de travail pour deux. Vous me direz si mes calculs sont justes. Vous continueriez de partir, une semaine sur deux, le vendredi et vous ne rentreriez que le mardi soir. Nous aurions deux jours à vivre ensemble: le mercredi et le jeudi. Cela pour bien assurer la continuité du commandement. Et moi, je suivrai le même horaire que vous, à huit jours d'intervalle. Qu'en pensez-vous?

Le capitaine réfléchissait. Le premier-lieutenant lui passa le flacon.

– Nous en reparlerons demain, dit le chef. Ce soir, je me sens fatigué. Cette sacrée montée est rude.

Les jours suivants, ils devaient apprendre que les Alliés progressaient vivement dans l'Italie du sud. A fin août, Rome se déclara ville ouverte... Kesserling pouvait être tenté de battre en retraite à travers la Suisse. Les congés furent supprimés. Le *Détachement de l'Alpe de Cœur* retrouva sa raison d'être. Le plan des évasions hebdomadaires établi avec intelligence par le remplaçant du capitaine Fourachaux, par la faute du général Eisenhower, se trouva caduc.

M. Z.

Le présent récit a été rédigé en parallèle à «L'Epée au Bois dormant», recueil de souvenirs militaires de l'auteur paru récemment aux Editions du Tamaris, rue de Lombardie 4, 1950 Sion.